

Gyurcsik, Margareta

## **Temps d'Europe, temps d'Acadie : histoire et mémoire**

*The Central European journal of Canadian studies*. 2003, vol. 3, iss. [1], pp. [99]-107

ISBN 80-210-3361-4

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/116050>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Margareta Gyurcsik  
Université de l'Ouest, Timisoara, Roumanie

## Temps d'Europe, temps d'Acadie : histoire et mémoire

### Résumé

*Le présent article apporte un regard sur l'Histoire du point de vue du roman 1953, Chronique d'une naissance annoncée, de l'écrivaine acadienne, France d'Aigle. La romancière y propose une lecture de l'année 1953, année de sa naissance, mais aussi année riche en événements pour l'Acadie, pour l'Europe et pour le monde. Une analyse détaillée du roman constate que ce dernier tient à la fois de la chronique et du document ainsi que de l'imaginaire et propose une interprétation multiple, démontrant comment l'année 1953 symbolise le partage de l'Acadie entre la tradition et la modernité. L'article tente d'éclairer la façon dont l'Acadie perçoit le monde et explique pourquoi « (le chaos de) la continuité » constitue un terme clé pour la nation, en contraste avec les rebondissements de l'histoire mondiale. La continuité est présentée à travers une polyphonie de voix – celle du discours officiel, celle de l'individu et, le plus important, celle de l'Histoire lue et relue dans le contexte des années 1990.*

### Abstract

*The present article looks at History as presented in the novel 1953, Chronique d'une naissance annoncée, by the Acadian author France d'Aigle. In it, she offers a reading of 1953, the year in which she was born but also one filled with important events in Acadia, Europe and the world. Through a detailed analysis of the novel the author shows that it is both chronicle and document as well as a work rooted in the world of the imagination, and offers a multiple interpretation, demonstrating how 1953 symbolizes the split in Acadia between tradition and modernity. The article essays to shed light on the way in which Acadia views the world and explain why "(the chaos of) continuity" is a key term for the nation, in contrast with the repercussions of world history. Continuity is presented through a polyphony of voices – that of the official discourse, that of the individual and, most important, that of History read and re-read in the context of the 1990s.*

En 1995, la romancière acadienne France Daigle publie aux Editions d'Acadie son huitième oeuvre de fiction : 1953, *Chronique d'une naissance annoncée*.<sup>1</sup> 1953, c'est l'année de naissance de la future romancière, que celle-ci révisite quarante ans après, en tant que romancière accomplie. Il en résulte une oeuvre tenant à la fois de l'imaginaire et du document, de la fiction et de l'autobiographie. En fait, France Daigle propose une lecture de l'année 1953 en Acadie, en Europe et dans le monde, à partir des articles

publiés dans un journal de Moncton, l'*Évangéline*, mais aussi à travers les réactions et les pensées des Acadiens ordinaires dont Garde Vautour, garde-malade à l'Hôtel-Dieu de Moncton où est née la future romancière en cette année 1953. Aussi l'Histoire revit-elle grâce à la mémoire des documents et des archives, de même que grâce à la mémoire affective qui « humanise » l'Histoire en la transformant en une pluralité d'histoires individuelles.. Pour le lecteur européen, ce roman-miroir où se croisent une multiplicité de regards et une pluralité de perspectives représente une possibilité privilégiée de découvrir la manière dont l'Histoire du vieux continent fut perçue outre-Atlantique par les médias acadiens, par l'opinion publique d'Acadie et par la romancière elle-même, qui en fait la matière d'une fiction romanesque.

1953 est une année charnière pour l'Europe et pour le monde, marquée par quelques événements majeurs: la mort de Staline, le couronnement d'Elizabeth II, l'avènement de Dwight Eisenhower à la présidence des États-Unis. En Acadie, l'année 1953 est marquée par une effervescence surtout idéologique et culturelle engendrée aussi bien par certains événements d'importance locale que par la réverbération des événements extérieurs.

Le roman se veut de par son titre une *chronique* au sens d'un récit chronologique et détaillé de la naissance de la future romancière à travers les chocs successifs des événements de l'année 1953 qu'elle subit dans le corps maternel. Chronique aussi au sens d'une restitution fidèle de l'Histoire mondiale à un moment précis de son évolution : ainsi la romancière cite souvent des fragments tirés des articles de l'*Évangéline* et recourt aux commentaires des hommes politiques et des journalistes de l'époque. Chronique encore de la naissance d'un nouvel ordre mondial, d'un nouveau monde coupé en deux par le rideau de fer et où la guerre froide s'installe pour quelques décennies au même titre que la menace de la bombe atomique. Chronique enfin de la naissance de nouveaux mythes dont tout premièrement les médias, qui constituent une des figures centrales du roman. Le père de la future romancière est journaliste à l'*Évangéline*, ou « scripteur », pour employer le terme que France Daigle emprunte à Roland Barthes et à son *Degré zéro de l'écriture* paru la même année 1953. Le roman renferme beaucoup de pages sur le métier de journaliste (p. 61-62), sur ses risques, sur son rôle dans la diffusion des connaissances, sur son impact et son pouvoir (p. 59-61), sur le travail extraordinaire de ceux qui, à Moncton, rédigent un journal français à partir des dépêches qui arrivent en anglais exclusivement (p. 160-161). Le pouvoir de la presse est tellement grand que même une erreur journalistique peut provoquer un événement important. France Daigle nous rappelle à ce propos que la création du prix Nobel est due à la fausse nouvelle de la mort d'Alfred Nobel (celui qui venait de mourir était son frère) publiée par un journal parisien sous le titre « Le marchand de la mort est mort ». Ébranlé par ces mots qui trahissaient le souvenir que la postérité garderait de lui, le grand inventeur institua le fameux prix destinés à récompenser ceux dont le génie servirait le mieux l'humanité. La radio est également omniprésente pour faire entendre dans tous les foyers les discours des politiciens mais aussi la voix d'or de Luis Mariano, le chanteur français fétiche de l'époque. Quant au cinéma, rien qu'à Moncton, en 1953, on avait

montré 700 films et, à l'échelle planétaire, le septième art est en train de devenir une force formidable (p.126).

Tel est donc le roman de France Daigle: histoire de la naissance de son auteur, histoire d'une année de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle et surtout histoire d'une perception, notamment celle de l'Europe et du monde par le regard acadien. Or, quel est ce regard acadien? Il a lui aussi son histoire, qui va du repliement sur soi à l'ouverture au monde. Rappelons-le brièvement pour pouvoir situer le regard des Acadiens de 1953 et le regard de France Daigle en 1995.

En Acadie, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle sont placés sous le signe de l'Histoire ou, pour employer la formule de Marguerite Maillat dans son *Histoire de la littérature acadienne*, « sur les chemins de l'histoire ». C'est l'époque où les historiens reconstituent l'histoire de l'Acadie en fouillant dans les archives et en consultant les documents de famille, surtout pour la période d'après la Déportation de 1755. C'est un temps où toutes les énergies sont orientées vers la renaissance et la reconstruction de l'Acadie, vers un salut qui viendrait, croyait-on, si l'on demeurerait fidèle à sa langue, à sa foi et aux grandes traditions nationales (Maillat, 106). Les journalistes visent à rendre intéressant et instructif pour le lecteur ce « pieux pèlerinage dans le passé » et ce culte des fondateurs et des pionniers (Maillat, 84), en publiant dans l'*Évangéline* fondé en 1887 des articles politiques et patriotiques sur les grands thèmes idéologiques du temps : l'histoire, la langue, l'éducation, la religion (Maillat, 62). La situation ne va pas trop changer dans le second quart du XX<sup>e</sup> siècle. Jusque dans les années 1950 on continue à faire connaître l'histoire de l'Acadie sous un jour héroïque et à célébrer l'attachement à la terre, au mythe développé autour d'Évangéline, l'héroïne de Longfellow et à l'« Acadie immortelle ». Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1950 que les Acadiens se tournent vers des « préoccupations plus universelles et plus actuelles » (Maillat, p. 176). Marguerite Maillat parle à ce propos d'une récupération du passé au nom de la modernité et d'une contestation du présent, d'un monde (y compris l'Acadie) où tout est « piège et source d'angoisse » (Maillat, 180).

La manière de se situer dans cette histoire du regard acadien constitue un des enjeux du roman de France Daigle. D'un côté, la romancière tente de reconstituer la relation de l'Acadie à elle-même, à l'Europe et au monde dans la perspective de l'année 1953, voire d'une époque placée sous le signe de l'attachement au passé. De l'autre, elle prend ses distances par rapport à cette perspective: elle agit en tant qu'auteur moderne qui met en question la tendance à figer l'Histoire et qui regarde d'un oeil plutôt ironique l'idéologie passéiste. Il s'agit en l'occurrence, pour la romancière de 1995, d'impliquer l'Histoire dans une quête identitaire qui allie la continuité de la tradition et la discontinuité propre au monde moderne. En effet, les Acadiens des années 1990 sont à l'écoute du monde et ils lisent aussi bien que les Américains, les Anglais, les Français et les Canadiens. Ce qui n'empêche qu'ils continuent à s'intéresser aux textes anciens, qu'ils se tournent vers les pionniers ou les ancêtres lointains, car ils sentent le besoin d'une tradition de pensée et veulent se définir à partir de leurs racines acadiennes (Maillat, 197).

Quelle est donc l'Acadie de 1953 qui se regarde et qui regarde l'Europe et le monde? Quelle est l'Acadie de 1953 telle que France Daigle la regarde en 1995? Elle est tout premièrement la continuité. Une continuité qui, avant d'être celle d'une tradition, est censée être celle de l'homme car, affirme France Daigle en citant les travaux de Françoise Dolto, « la notion de continuité est tellement enracinée dans la psyché humaine qu'il est ridicule pour l'être humain de tenter de s'y soustraire » (p. 26). L'humanité vit en sachant toujours que le passé conduit au présent et que le présent mène à l'avenir. Tout cela fait partie du fil de l'Histoire, du rapport de cause à effet et de la lignée du temps, même si ce principe de continuité ne donne pas une réponse satisfaisante quant à l'origine et au sens ultime de l'humanité (p. 26). Mais les Acadiens de 1953 s'accommodent assez bien de ces mystères sans trop se questionner sur le sens de l'Histoire. L'avantage de ceux qui croient à la continuité c'est qu'ils sont en état de vivre relativement heureux voire de ressentir le « sentiment d'immortalité » qui consiste à se sentir libre et comblé par la vie. C'est ce que ressent le personnage de Garde Vautour dans le train de dimanche vers les plages de Shédiac: le personnage sent qu'il ne lui manque rien, qu'il ne désire rien de plus (p. 124), que sa vie est « comme une vague longue et lente, qui naît et meurt dans la mer de l'Histoire » (p. 27). Mais tout n'est pas continuité et linéarité dans l'histoire individuelle et collective. Force est de constater que

la continuité s'avance sur plusieurs fronts à la fois, de plusieurs directions différentes, de directions même contraires les unes par rapport aux autres. [...] Elle se développe aussi par secousses et soubresauts [et] ce chaos de la continuité existe dans la partie invisible et indivisible de l'Histoire, là même où l'Histoire prend conscience d'elle-même (p. 27).

En 1995, France Daigle connaît ce chaos de la continuité et c'est dans cette perspective qu'elle regarde l'Acadie de 1953. Elle connaît également le « silence de la continuité », silence fait, dans le cas des Acadiens, « de deux siècles de patience sublimée » réduisant l'Acadie à l'inactivité et l'empêchant « d'habiter son pays » (p. 190). Il s'agit également d'un silence existentiel, dans la mesure où il pourrait faire partie de la condition humaine, ou plus exactement de « ce qu'il vaut mieux oublier de cette condition », à savoir que « la vie n'est qu'une longue succession d'histoires qui se répètent, qu'elle n'a rien de vraiment neuf » (p. 28). Dans cette optique de l'éternel retour, le secret de la survivance d'un individu, d'un peuple, d'un pays « réside dans un lointain passé, dans une intelligence du temps et de la durée que l'humanité, dans son empressement à vivre, s'efforce tous les jours de méconnaître » (p. 64).

La continuité en Acadie, en 1953, c'est justement cette « intelligence du temps et de la durée » qui se manifeste, entre autres, par le rassemblement des Acadiens autour d'« institutions ennoblissantes » dont l'Église et la culture. D'où l'importance que prend un événement tel le sacre du Mgr. Albert Leménager, premier évêque du diocèse de Yarmouth, qui fut l'occasion d'un grand rassemblement des Acadiens deux cents ans après la Déportation et qui eut un retentissement extraordinaire à travers toute

l'Acadie (p. 104). Outre l'attachement aux valeurs religieuses, le sacre transformé en une cérémonie d'un faste et d'une ampleur jamais vus permet aux Acadiens de témoigner de leur attachement à la terre et au passé car, note l'*Évangéline*, l'Acadie moderne de 1953 reçoit de la part de l'Église le don « d'un évêque né sur son sol, nourri dans ses foyers, fortifié à l'ombre de ses églises, formé sous l'inspiration d'un passé qui se renouvelle dans ses gloires les plus pures » (p. 112). Et c'est toujours l'Église qui se fait le garant des valeurs morales traditionnelles en mettant les gens en garde contre une force tout aussi menaçante que le communisme et la bombe atomique: le cinéma, censé renverser « les barrières dans l'enclos desquelles les hommes pouvaient penser confortablement à leurs croyances ancestrales et leur mentalité nationale ». C'est ainsi qu'au bon milieu du XX<sup>e</sup> siècle l'Église interdit la projection de certains films dont *The Moon is blue* d'Otto Preminger, considéré « le film sacrilège de l'année ». Et l'*Évangéline* ne peut faire rien d'autre que de classer le film dans la catégorie des « films totalement condamnés ».

La continuité, c'est aussi la vie tranquille comparativement aux rebondissements qui dominent la scène internationale. Moncton et l'Acadie ont en général peu de choses pour attirer sur elles l'attention du monde. A Moncton, note France Daigle, l'année commença sur une note pragmatique avec la hausse du prix des billets d'autobus. Au Radio Canada est diffusé en première canadienne, le Concerto no. 2 de Darius Milhaud, composé pour le violoniste Arthur LeBlanc d'origine acadienne. Ce violoniste célèbre et les soldats acadiens en Corée correspondent en gros à ce que l'Acadie avait de plus international à offrir en 1953. Par contre, il y a une grande effervescence et un grand rayonnement des artistes et des chanteurs acadiens au Canada. Le commentaire de l'*Évangéline* qui rend compte de cette poussée de l'esprit et de l'art acadiens ne fait pas de doute : cette effervescence « donnerait aux Acadiens les raisons de se réjouir de l'envergure que voulait prendre leur petite nation » (p. 103). Une envergure qui a besoin de symboles pour s'inscrire dans l'histoire et dans la durée. Ainsi installe-t-on en cette année 1953 la Société Mutuelle dans un nouvel immeuble où même les boutons de l'ascenseur sont codés en français, ce qui devrait en faire « un fort symbole de l'Acadie à Moncton » (p. 116).

A côté de ce qu'on pourrait nommer le discours officiel de l'Acadie sur l'Acadie, France Daigle propose une autre perspective encore, plus souple, celle de l'individu. Pour ce faire, elle choisit le personnage de Garde Vautour, « femme droite et forte », qui lit régulièrement l'*Évangéline* et qui se fait de la réalité acadienne une perception moins tranchante et dichotomique que celle du discours officiel. Un seul exemple à l'appui : Garde Vautour face au conflit qui oppose l'Église au septième art. Elle trouve exagérées les réserves de l'Église mais elle comprend que l'Église a beaucoup à perdre, que la concurrence devient grande et que Jésus-Christ, principal personnage de l'Église, risquerait fort de se faire voler la vedette (p. 125-126). L'histoire de morale autour de *The Moon is blue* l'« énerve » un peu, mais elle ne se sent pas prête à défier ouvertement la position de l'Église. Ce qui n'empêche qu'elle ne se prive pas du plaisir propre à tout spectateur, de croire aux personnages des fictions cinématographiques, à

leurs joies et à leurs dilemmes et à faire siennes certaines de leurs attitudes. Cet exemple de duplicité individuelle nous renvoie au coeur même de la duplicité acadienne de 1953 : l'attachement à la tradition et aux valeurs propagées depuis des siècles par les institutions nationales, la célébration d'un passé qu'on a tendance à figer dans une autocontemplation à perpétuité n'excluent pas l'ouverture à la vie moderne et à son pragmatisme. C'est toujours l'*Évangéline* qui nous en fournit un bon exemple. Le 7 décembre 1953, le journal publie la lettre pastorale occasionnée par le centième anniversaire du dogme de l'Immaculée Conception et par la proclamation de l'Année Mariale instituant tout un programme de dévotion, prières, pèlerinages. Sur le reste de la page, le journal publie une réclame de la compagnie Moncton Plumbing suggérant aux lecteurs d'« électrifier leur vie » avec les merveilles modernes et d'acheter pour Noël un réfrigérateur, une machine à laver, un fer à repasser ou un grille-pain.

C'est cette Acadie traditionnelle et moderne à la fois qui, par l'intermédiaire de l'*Évangéline*, est connectée au « réseau névralgique de la terre » (p. 21). Le journal de Moncton signale et commente les événements mondiaux de 1953 dont les plus importants sont, d'après les sondages des médias, la mort de Staline, la fin de la guerre de Corée, la production d'une bombe à hydrogène en Russie, le plan Eisenhower pour l'utilisation de l'énergie atomique à des fins pacifiques, le couronnement d'Élisabeth II, la rébellion de l'Allemagne de l'Est, la théorie du champ unifié d'Einstein. Il est intéressant de signaler que l'*Évangéline* accorde une place particulière aux événements liés aux institutions traditionnelles censées symboliser la continuité : la papauté et la royauté. Les lecteurs acadiens sont informés en détail sur la cérémonie du couronnement d'Élisabeth II ou sur le consistoire convoqué par le pape Pie XII pour compléter le Sacré Collège où il y avait toujours eu des chaises vacantes depuis 250 ans. Fait notable pour les Canadiens français, parmi les seize nouveaux cardinaux il y avait Mgr. Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal. Même la mort de Staline n'est pas perçue comme une fin ou une rupture, car, lit-on dans l'*Évangéline*,

si le coeur du camarade et du perpétuateur inspiré de la volonté de Lénine, du chef sage et du maître du parti communiste et du peuple soviétique avait cessé de battre, le souffle de la révolution bolchévique, lui, n'était pas encore éteint (p. 31).

Le journal acadien n'oublie pas de mentionner que la seule voix discordante dans les messages de condoléances du monde occidental fut celle du premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, qui s'embarassa le moins de dissimuler ses sentiments véritables et salua la mort du chef communiste en déclarant que Staline avait « tous les traits d'un antéchrist » (p. 33).

L'actualité littéraire européenne est représentée dans les pages de l'*Évangéline* par deux événements considérés de première importance. L'apparition du fameux *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes et l'attribution du prix Nobel de littérature au premier ministre britannique Winston Churchill. Le roman reproduit amplement les citations du chapitre « Écritures politiques » du livre de Barthes, commentées dans l'*Évangéline*, ce qui nous rappelle à nous autres qui avons lu les livres de Barthes à

l'époque, sa théorie du langage et de l'écriture. Ce qui plus est, les opinions de Barthes sur le langage et l'écriture politique de la Révolution française et sur sa capacité de transformer l'événement révolutionnaire en mythe inspirent un « scripteur » de l'*Évangéline* qui publie sous le titre « Les mots changent de sens en pays communiste » un article censé aider ses lecteurs à comprendre la mythification du communisme par le langage (p. 40-41). Quant à Winston Churchill, dernier historien à recevoir le prix Nobel de littérature, peut-être parce que « les membres de l'Académie suédoise avaient pris le Personnage pour l'Histoire » (p. 19), il fut précédé en 1952 par François Mauriac l'écrivain catholique hanté par l'élévation de l'esprit, et suivi en 1954 par Ernest Hemingway, hanté, lui, par le danger et l'aventure, le seul point commun de ces trois écrivains étant l'omniprésence du journalisme dans leur carrière, fait que France Daigle explique, à la suite de Roland Barthes, par l'apparition d'un nouveau type de « scripteur » engagé dans l'action, en raison de l'expansion des faits politiques et sociaux dans le champ des Lettres.

Une deuxième lecture de l'Histoire européenne et mondiale se situe cette fois aussi, comme dans le cas de l'Histoire acadienne, au niveau de l'opinion publique. Et cette fois aussi, c'est Garde Vautour qui exprime l'opinion des Acadiens ordinaires qui lisent chaque matin l'*Évangéline* en jetant un coup d'oeil rapide sur les grands titres et en plongeant dans la chronique « Autour du monde » – une collection de nouvelles relatant des événements et des incidents d'importance variable à partir de laquelle ils se font un portrait général de l'humanité (p. 21). Or, ce portrait de l'humanité en 1953, dressé par Garde Vautour au nom des lecteurs de l'*Évangéline* est plutôt sombre. L'humanité en général ne va pas très bien, sinon le monde ne compterait pas autant d'espions et de saboteurs à la manière des Rosenberg. D'ailleurs tous ces secrets atomiques, vendus ou non aux Russes, n'ont rien de rassurant, le désert du Nevada ne tremble pas pour rien, la bombe à hydrogène destinée à détruire la Russie et les Rouges ne va pas ménager le reste de la planète. Les Rouges ne sont pas innocents pour autant, ils sont plutôt impertinents, tel ce Tito qui renvoie au pape ses lettres intactes, sans les ouvrir, et continue à persécuter les catholiques de son pays. Tout compte fait, le monde est un endroit bien incertain (cf. p. 29). Ce monde incertain, Garde Vautour essaie de le comprendre. Elle croit à ce que rapportent les journaux et cette confiance s'appuie sur un certain consensus de connaissance qui lui paraît avoir toujours existé. Cependant les situations politiques d'Europe sont difficiles à comprendre à distance, comme par exemple le conflit de Trieste entre l'Italie et la Yougoslavie ou l'ascension de Staline, le fils de cordonnier devenu le maître absolu de 800 millions de personnes « sans manifester au moins un peu de bonté », ou enfin toute l'allégorie de la couronne britannique et la « signification profonde » du couronnement. Il est intéressant de remarquer que ce personnage emblématique accueille les nouvelles « sans trop d'éclat », ayant pris « l'habitude de l'étonnement contenu » (p. 30) et qu'il suit la chronique des grands événements tels les obsèques de Staline ou le couronnement de la reine d'Angleterre non pas avec passion ou avec grand intérêt, mais avec « passablement d'intérêt ». Elle est par contre plus sensible aux problèmes religieux, aux miracles ou au côté mystérieux et spectaculaire des événements. Aussi est-elle



profondément touchée par le miracle de la Madone en pleurs de Sicile ou par l'inhumation de la dépouille de Musollini dans le caveau familial. Il est donc bien évident que la romancière fait de ce personnage un baromètre possible de la mentalité acadienne au début des années 1950.

Mais ce qui nous semble tout à fait remarquable dans ce roman de France Daigle, c'est le troisième niveau de lecture de l'Histoire proposé par la romancière, le plus intéressant peut-être. Il s'agit de l'interprétation par l'auteure même des événements historiques rapportés par les médias et commentés par l'opinion publique. Cette fois-ci, l'Histoire est lue dans le contexte des années 1990, ce qui implique au moins trois traits spécifiques du paradigme « fin de siècle » : le paradoxe, la démythification et l'ironie. Le paradoxe d'abord: l'auteure saisit le « chaos » de la continuité, le fait que celle-ci s'avance sur plusieurs fronts à la fois, de plusieurs directions différentes, voire contraires. La démythification ensuite: dans l'interprétation qu'elle donne des événements, France Daigle démythifie les institutions traditionnelles, la royauté – en présentant les tensions et la vie privée de la famille royale britannique, l'Église – en associant le chapeau rouge des cardinaux au sang qu'ils sont prêts à verser, comme ils l'ont toujours fait, pour défendre leur foi, ou enfin les prix littéraires, comme dans cette admirable mise en question ironique du lauréat de 1953 :

Sans doute faudrait-il relire les écrits de Winston Churchill pour se rappeler ses qualités d'homme de lettres. On y découvrirait peut-être un précurseur de la mise en abîme si chère à la littérature postmoderne (monsieur Churchill ayant écrit un énorme ouvrage sur lui-même et l'ayant intitulé *La Crise mondiale*). Peut-être faudrait-il le réhabiliter, comme diraient les communistes qu'il détestait tant (c'est d'ailleurs monsieur Churchill qui a lancé l'expression *rideau de fer*). Quant aux membres du Comité Nobel de l'Académie suédoise, leur décision de 1953 correspond peut-être à un de ces indiscernables moments de continuité où la Littérature, perdant un peu conscience d'elle-même, laisse momentanément tomber les barrières qui séparent habituellement le romancier de son personnage, et son roman de l'Histoire (p. 30).

La romancière parvient ainsi à mettre en lumière ce que le discours officiel (par respect de la tradition) et le discours de l'opinion publique (par ses limites cognitives) avaient occulté. En tirant profit de la théorie de la relativité (France Daigle rend d'ailleurs hommage au génie d'Einstein tout au long du roman) — théorie qui jeta un nouvel éclairage sur les notions d'espace et de temps et contribua à dépeussier la pensée en général —, la romancière montre que « l'univers du contexte est tout aussi important que le contexte et que, selon le contexte, le temps peut exprimer tant la mesure que la démesure » (p. 48). Non pas la mesure *ou* la démesure, mais la mesure *et* la démesure. C'est en effet ce qu'exprime le temps de l'Europe en 1953 tel que France Daigle le perçoit en 1995, en observant les variations du contexte et les moments de discontinuité qui troublent et renforcent la continuité.

La structure narrative est fondée sur une relation intertextuelle avec le roman antérieur de France Daigle, *La vraie vie*, dont elle reprend les personnages. Elizabeth, Brigitte et Claude s'inscrivent dans un espace et un temps fonctionnant selon les lois romanesques, tout en interférant le temps de l'Histoire. Quant à la signification de la fiction romanesque, il y a un sens dont l'interprétation renvoie à l'un des grands thèmes obsédants de la littérature acadienne, notamment la quête identitaire. Elizabeth, qui sent l'étrangeté de son nom, celui même de la reine d'Angleterre, rentre à Moncton pour retrouver ses racines dans l'Acadie éternelle dont les habitants manifestent cette « obstination collective à ne pas mourir » mentionnée dans *La vraie vie*. Mais ce faisant, elle constate qu'elle avait toujours porté ses racines sur elle.

Il faut dire aussi qu'il y a dans ce texte, comme dans tout roman moderne, une dimension autoréflexive. La romancière s'interroge, entre autres, sur les moyens de maîtriser « le flou dérangent » qui se crée autour de ce qui devrait être montré avec précision, ce qui l'amène à définir le rapport entre l'oeuvre de fiction et l'Histoire :

L'Histoire, qui au départ attire comme une statue majestueuse, se révèle à l'intérieur une enclave humide et caverneuse, avec chauves-souris et stalactites suintantes dont les égouttements tombent dans un lac miroir, probablement sans fond, sur lequel il faut pourtant avancer. Le cauchemar, quoi! A un point tel qu'il y a lieu de s'interroger sur l'intérêt de cette occupation. Et c'est ici, précisément, que commence la fiction (p. 66).

Le roman de France Daigle s'ouvre à une réflexion sur le cauchemar de l'Histoire qui se mue en fiction en passant par l'interrogation. Car l'Histoire est, selon la métaphore obsédante qui revient tout au long du roman, pareille à une balle que les joueurs se renvoient l'un à l'autre, mais qui se met parfois à jouer son propre jeu. Alors les joueurs doivent regarder et attendre que la balle se décide et qu'elle leur revienne. C'est que « chaque balle », nous dit France Daigle, « est un défi ». L'Histoire aussi.

France Daigle relève ce défi. Dans *1953. Chronique d'une naissance annoncée*, elle accomplit un voyage au bout de la l'Histoire pour entrer dans la fiction. Et elle accomplit un voyage au bout de la fiction pour retrouver l'Histoire.

## Note

1. Toutes les indications de pages dans le texte de l'article renvoient à cette édition.

## Bibliographie

- Daigle, France, *1953. Chronique d'une naissance annoncée*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1995.
- Maillet, Marguerite, *Histoire de la littérature acadienne*. Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1983.

